

Merci Blanche

La flamme qui brûla Giono

Les compagnons de Giono, ceux de sa communauté du Contadour, anti-industriels « naturiens » et pacifistes, et tous ses amis syndicalistes et anarchistes, se demandèrent longtemps, avec colère parfois, comment leur maître à penser, l'enragé prêcheur de la société paysanne et du pacifisme intégral, signataire d'un ultime *Appel à la paix* au dernier jour d'avant-guerre, avait pu à ce point les « trahir » et obéir piteusement à l'ordre de mobilisation.

On le taxa de lâcheté et de fanfaronnerie, d'avoir eu les mots plus gros que les actes. Ceux qui l'avaient pressé, contraint presque, à dire ces mots, les retournant désormais contre lui. Giono lui-même, à 44 ans, semble avoir hésité jusqu'au dernier moment à filer en Suisse. On incrimina Elise, la mère de ses deux filles, qui l'aurait retenu afin de préserver leur foyer. On s'en prit à Blanche, sa folle amante, pour qui Giono aurait « trahi » ses idées. Celle-ci refusant également de le perdre pour des années.

Il leur avait pourtant dit à tous et à maintes reprises : « La prison ne sert qu'à briser les meilleurs d'entre nous ». « Que chacun fasse son compte et décide pour lui. » Vivre d'abord - pour des idées, d'accord - mais à l'air libre, de corps et d'esprit.

Le petit commis de banque, tourné poète-prophète, s'éveilla de sa transe le 3 septembre 1939, pour se cogner à l'échec de ses dix années de mission, désertant dès lors jusqu'aux rangs des déserteurs, comme bien d'autres qui ne s'étaient pas tant démenés contre la guerre à venir.

Certes, Giono n'était pas l'intraitable Louis Lecoq (1888-1971), l'anarcho-pacifiste si souvent emprisonné pour ses menées antimilitaristes. Emprisonné, il le fut pourtant lui aussi en ce début de guerre nouvelle, comme il le fut derechef à la fin d'un conflit qu'il traversa en trébuchant, veillant sur sa famille élargie (sept bouches à nourrir), secourant tant bien que mal ses hôtes réfugiés, juifs, allemands, au milieu des morts et des misères. La Machine ne pardonne jamais au grain d'homme d'avoir voulu lui échapper.

On est en 1938. Devenu pour le public une sorte de santon provençal, pasteur et paysan, Giono lui jette au visage *Le poids du ciel*, une torrentielle profération *panique* qui brasse chaos et cosmos, tous les éléments et mouvements du Tout infini, en un gigantesque panoramique mêlant des voix, des visions, des actualités, des oracles ; le poète et le Tout grondant d'une seule et même voix.

Le grondement même de la Libre Nature s'auto-célébrant et invectivant la mobilisation totale par la Machine ennemie, pourvoyeuse de mort et de masses militarisées, de violence et de vitesse ; que son pilote soit fasciste ou communiste ; que son propriétaire soit privé ou public.

« Il y a encore une falsification - et celle-là coûte cher. Ce n'est pas le capitalisme qui avilit ; c'est l'usine qui avilit. C'est l'usine qui crée le capitalisme. Car si on détruit le capitalisme et si on garde l'usine - je veux maintenant parler d'accélération technique du travail et de la production -, on crée le capitalisme d'état¹. »

¹ J. Giono, *Le poids du ciel*, Gallimard, 1938

Il y aurait un florilège *naturien* à tirer de cet écrit paroxystique qui condense et excède dans ses trois mouvements (I. « Danse des âmes modernes. » II. « Les grandeurs libres. » III. « Beauté de l'individu. ») les thèmes des dix années que vient de traverser Giono, en usant des procédés du collage et du courant de conscience.

Les machinistes communistes détestent évidemment ce livre qui ridiculise le Camarade Staline et les renvoie, eux, leur doctrine et leur Machine, à leurs doubles ennemis fascistes. Ils commencent à *effacer* Giono, suivant leur façon constante dont ont hérité les technogauchistes, qui avancent aujourd'hui masqués derrière de fausses enseignes « écolo-radicales »².

Les cybermachinistes contemporains (Latour, Descola, Haraway & cie), pseudo-défenseurs d'un « Vivant » incluant « cyborgs » et autres artifices au nom d'un pseudo- « animisme » et d'une pseudo-« abolition des dualismes » (nature/culture, engendrement/fabrication, vivant/artifice, vie/fonctionnement, etc.), auraient dû lire Giono avant de nous tympaniser avec leur grande pseudo-découverte « Nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend³. »

Giono l'avait bien mieux clamé 80 ans plus tôt : « Une quantité infinie de variations fait vivre la moindre partie de l'univers par rapport à elle-même. Une quantité infinie de variations fait vivre les parties de l'univers par rapport les unes des autres. (...) Rien dans l'univers ne peut être autre chose que l'univers ; c'est la polyphonie qui va s'élancer de la base chantante de la nuit. »

Et plus loin : « L'univers n'est pas séparé en deux parties : nous d'un côté et de l'autre côté le reste, nous sommes l'univers et sa passion est notre passion⁴. »

Giono et les siens savaient tout cela en Provence, depuis des décennies, sinon des siècles, sans avoir eu besoin d'aller jouer les explorateurs chez les malheureux Achuar, dans le sillage des colonisateurs. Il leur suffisait de contempler leur nuit étoilée. Celle que Van Gogh a peinte, avec les longues flammèches de ses bolides (1888). Mais nos explorateurs devaient bien justifier par leurs « séjours de terrain » les révélations dont ils régalaient leurs suiveurs, du haut de leurs chaires médiatiques et universitaires. *A contrario* encore de Giono dans *Le poids du ciel*, dont voici les derniers mots :

« La grande vérité est précisément qu'il n'y a rien ni personne à adorer nulle part. Et voilà l'endroit où je vais vous laisser pour qu'à partir de là vous fassiez vous-même votre espérance. Je ne fais effort ni pour qu'on m'aime ni pour qu'on me suive. Je déteste suivre, et je n'ai pas d'estime pour ceux qui suivent. J'écris pour que chacun fasse son compte.

Manosque, veille de Pâques 1938⁵ »

Lors des accords de Munich, en septembre 1938, il exhorte Daladier à prendre l'initiative d'un désarmement universel. Il signe, avec Alain, une pétition contre la guerre émanant du syndicat national des instituteurs et institutrices publics et du syndicat national des agents des PTT. Guéhenno et Romain Rolland contresignent cette pétition.

² Cf. « Ecologistes/Technologistes, sachons les distinguer », 9 décembre 2022. A lire chez renart.info & sur www.piecesetmaindoeuvre.com

³ Cf. Ph. Descola « L'eau, la nature et les hommes » in *Raison Présente* n°235, 2025

⁴ J. Giono, *Le poids du ciel*, op. cit. pp. 136-141 en folio

⁵ J. Giono, *Le poids du ciel*, op. cit.

Les communistes l'accusent désormais d'obstruction à l'antifascisme. *Vendredi*, l'hebdomadaire du Front populaire, de novembre 35 à décembre 38, lui retire son soutien. À la même époque, il signe le « Manifeste pour un art révolutionnaire indépendant », lancé par André Breton et le peintre Diego Rivera, et sans doute co-rédigé par Trotski, alors hôte de Rivera (et amant de sa femme, Frida Kahlo). Cet appel aboutit à la création de la Fédération internationale des artistes révolutionnaires indépendants (FIARI), qui compte Giono dans son comité national. Nouveau crime de pensée pour le Messie de Manosque, que les communistes ne lui pardonneront pas, même s'il n'a sans doute pas su la part que Trotski - cet autre Staline - fusilleur des insurgés de Cronstadt et partisan de *la militarisation du travail*⁶, avait eue dans la rédaction de ce manifeste.

L'épisode le plus saugrenu, le plus extravagant, de cette période de confusion et de désespoir, c'est la proposition d'Yves Farge (1899-1953), journaliste à la *Dépêche de Grenoble*, puis au *Progrès de Lyon*, alors pacifiste et *munichois*, d'organiser une entrevue entre Giono et Hitler. « Entre anciens combattants », « et que l'on puisse mettre sur le tapis tous les griefs français contre l'hitlérisme, tout y compris la question juive. »

C'est faisable, assure Farge, il a un contact qui a des contacts, « un ancien combattant allemand, pacifiste comme nous, qui ce soir est venu me dire : c'est faisable. » Il y aura un compte-rendu fidèle et public, Farge s'en porte garant, ceci dit, Giono est libre de refuser :

« Car cela comporte des risques, celui d'être appelé « l'hitlérien Giono » comme dit ce pauvre Russe de Montparnasse et de la *Pravda* (NdA. Mikhaïl Koltsov, ou plutôt Ilya Ehrenbourg).

La contrepartie est lourde d'immenses espoirs : je me demande, tel que je te connais, si tu ne pourras pas faire ouvrir quelque camp de concentration, si on ne pourra pas au-dessus de Berlin et de Paris débroussailler l'atroce différend franco-allemand⁷. »

Giono accepte, ou feint d'accepter, mais à ses conditions :

« Je ne peux aller voir Hitler que pour lui proposer *en tout et pour tout* qu'il prenne l'initiative d'un désarmement général, universel.

C'est la seule chose à faire.

Honnêtement je ne peux, tel que je me connais (c'est-à-dire pas diplomate et aussi, il faut y insister, pas intelligent), je ne peux entrer dans des discussions de droit des peuples ou de politique des peuples. Je ne peux qu'être celui qui, ne sachant pas dénouer le nœud gordien le tranche. Réfléchis bien. Si je vais voir Hitler, je veux y aller *ouvertement*, sans *cachotteries* et après l'avoir fait annoncer par tous les journaux pacifistes. Je veux y aller sur cette raison : MISE AU POINT D'UN DESARMEMENT UNIVERSEL, ET TOTAL.

Et toutes les questions diverses sont comprises là-dedans.

Mon entretien avec Hitler devant alors être devant témoins.

Je ne veux pas y aller *pour qu'on me parle* ; je veux y aller *pour parler*.

Je n'ai pas d'autre proposition à lui faire que cette proposition : qu'il prenne l'initiative d'un désarmement *universel et total*. »

Ce projet de rencontre échoue après d'obscures péripéties dont la dernière trace est une lettre de Yves Farge, le 18 février 1939, toujours aussi confiante, et transcrite dans le journal de

⁶ Cf. Trotski, *Terrorisme et Communisme*, 1920

⁷ Lettres Farge/ Giono, 23, 24 novembre 1938. Copiées dans le *Journal*, p.288

Giono. Rappelons pour mémoire que Farge devient dès 1941, l'un des cadres les plus importants de la résistance en Rhône-Alpes, notamment impliqué dans l'organisation du maquis du Vercors. Nommé commissaire de la République (Rhône-Alpes) par De Gaulle à la Libération, puis ministre du ravitaillement, il participe en 1947 - en compagnie de Raymond Aubrac, autre commissaire de la République (Provence) - à la fondation du Mouvement de la paix, l'une de ces innombrables organisations de jobards, manipulées en sous-main par les communistes, et que Farge préside jusqu'à sa mort en 1953, dans un étrange accident de voiture à Tbilissi, en Géorgie⁸.

C'est déjà 39, c'est déjà trop tard. Giono se débat, écrit dans *La Patrie humaine*, la minuscule feuille de la minuscule Ligue internationale des combattants de la paix. En juin, il publie l'impitoyable *Recherche de la pureté*, préface aux *Carnets de moleskine* de son ami, le peintre et poète, Lucien Jacques (1891-1961). Mais derrière ce « on », cet « homme », cette généralité sans cesse invoquée, c'est lui-même, Giono, qui s'auto-dissèque sans pitié.

« Quand on n'a pas assez de courage pour être pacifiste on est guerrier. Le pacifiste est toujours seul. Il n'est pas dans l'abri d'un rang, dans une troupe ; il est seul. S'il parle, s'il emploie le pluriel, s'il dit « nous », il dit « nous sommes seuls⁹. »

« L'homme ne s'efforce pas vers des actes courageux ; il s'efforce vers des actes faciles. La nature de l'homme n'est pas le courage ; c'est la facilité. La grande recherche des temps modernes, c'est la facilité de la vie. L'homme va naturellement vers le plus facile. Où se trouve le plus grand nombre se trouve le plus facile. Le courage c'est l'exception, c'est automatiquement la solitude ; quel vide autour du courage ! Il est absurde de prétendre qu'une armée, constituée de millions d'hommes, est la personnification du courage ; c'est la conclusion du facile. C'est le troupeau et c'est l'abattoir¹⁰ ; »

« Il n'y a pas d'épopée si glorieuse soit-elle qui puisse faire passer le respect de sa gloire avant les nécessités d'un tube digestif. Celui qui construit l'épopée avec la souffrance de son corps sait que dans ces moments dits de gloire, en vérité, la bassesse occupe le ciel.

Sous le fer de Verdun les soldats tiennent. Pour un endroit que je connais nous tenons parce que les gendarmes nous empêchent de partir. On a placé des postes jusqu'en pleine bataille, dans les tranchées de soutien, au-dessus du tunnel de Tavannes. Si on veut sortir de là il faut un ticket de sortie. Idiot mais exact ; non pas idiot, terrible. Au début de la bataille, quand quelques corvées de soupe réussissent encore à passer entre le barrage d'artillerie, arrivées là, elles doivent se fouiller les cartouchières et montrer aux gendarmes le ticket signé du capitaine. L'héroïsme du communiqué officiel, il faut ici qu'on le contrôle soigneusement. Nous pouvons bien dire que si nous restons sur ce champ de bataille, c'est qu'on nous empêche soigneusement de nous en échapper. (...) Cela dure depuis dix jours. Tous les jours, à la batterie de l'hôpital, entre deux rangées de sacs à terre, on exécute sans jugement au revolver ceux qu'on appelle les déserteurs sur place. On ne peut pas sortir du champ de bataille, alors maintenant on s'y cache. On creuse un trou, on s'enterre, on reste là. Si on vous trouve

⁸ Cf. Arkady Waksberg. *Staline et les Juifs*. Ed. Robert Laffont, 2003

⁹ Jean Giono, *Ecrits pacifistes*, Grasset 1937. Folio, Gallimard, 2019, p.173

¹⁰ *Idem*. p.175, 176

on vous traîne à la batterie et, entre deux rangées de sacs à terre, on vous fait sauter la cervelle¹¹. »

La gloire, dit Giono, c'est une chiasse de sang, « une dysenterie qui coule entre nos doigts », et qui dégouline de tous ses camarades de tranchées, lui compris. Et comme ils n'ont plus d'eau par ailleurs, ils boivent leur pisse dans leurs quarts métalliques.

« Deux ans plus tard, au Chemin des Dames, nous nous révolterons (à ce moment-là, je survivais seul de ces huit derniers) pour de semblables ignominies. Pas du tout pour de grands motifs, pas du tout contre la guerre, pas du tout pour donner la paix à la terre, pas du tout pour de grands mots d'ordre, simplement parce que nous en avons assez de faire dans notre main et de boire notre urine. Simplement parce qu'au fond de l'armée, l'individu a touché l'immonde¹². »

Giono rappelle cette révolte de 1917 - réelle ? Mythifiée ? (Ca reste du Giono) : quatre bataillons cernés par les tirailleurs sénégalais et trois cents fusillés pour l'exemple. C'est que l'état-major ne peut pas exterminer lui-même toutes ses troupes. « ... et nous avons vu partir le contingent des trois cents copains encadrés de tirailleurs sénégalais, baïonnette au canon. Nous savons ce que cela veut dire. Nous pouvons facilement imaginer la suite, nous l'avons tant de fois vue à pleins yeux ! Nous la voyons, nous l'entendons¹³. »

Mais ces rappels de la Grande guerre, ces choses vécues vingt ans plus tôt, lui servent de paraboles pour inciter ceux de 39 à refuser leur mobilisation. A vrai dire les Français ne brûlent pas d'ardeur belliqueuse. C'est le sol français, des Vosges à la Manche, que la guerre précédente a ravagé. Cette nation (encore) paysanne de 40 millions d'habitants, saignée de 1 400 000 hommes, dont un tiers entre 18 et 27 ans, a payé trop cher sa victoire et le retour de l'Alsace-Lorraine, face à une nation (déjà) industrielle de 65 millions d'Allemands, ayant perdu 2 millions d'hommes.

Si c'était à refaire... non, plus jamais ça. Et franchement, lecteur, mourir n'est rien, mais quelle cause vaut de se retrouver mutilé, défiguré, piégé dans un lit ou un fauteuil, à vie ; et de subir sa vie, saison après saison, année après année, dans l'ombre puante d'une chambre ou d'un hospice, cependant que les autres dehors continuent de rire, courir, aimer ; que l'on commence à déranger, à peser, au bout de quelques 11 novembre ; à sa femme, à sa famille, au monde ; que l'on glisse dans l'hébétéude, la vieillesse et l'oubli, cependant que les enfants, dans les squares, se moquent et rient entre eux, cinquante ans durant, des « pépés de 14-18 », manchots ou unijambistes, qui ratissent les feuilles et vendent des billets de loterie nationale ; tandis que l'expression « ancien combattant » devient une risée des jeunes lancée à leurs vieux. Voyez les ricanements de Cabu dans *Charlie-Hebdo*.

Franchement, quelle cause vaut que j'aie me faire casser le bassin ou la colonne vertébrale et que je ne puisse chier, le reste de ma vie, sans l'aide d'un proche ou d'une infirmière. Non, plus jamais ça. La masse, tristement, humblement, mais profondément, murmure le mot d'ordre pacifiste - même quand elle obéit aux ordres de mobilisation.

Franchement, « mourir pour la France » alors que vos petits-enfants se voudront « tous américains » ou « no borders », et que leurs petits-enfants cesseront de faire des enfants et de

¹¹ *Idem*, p.178, 179

¹² *Idem*, p.183

¹³ *Idem*, p.190

parler français - *Nik la fRance !* ; alors qu'au pied du Vercors, sur un bout d'herbe en face des concessionnaires automobiles, entre l'avenue de la Houille blanche et celle du Général de Gaulle, s'effaceront sur une borne moisie ces grandiloquences risibles :

« À nous le souvenir,
à eux l'immortalité »

Alors que vous serez mort et oublié.

Autre indice, la littérature française abonde de livres et d'auteurs pacifistes (Barbusse, Genevoix, Céline, Giono, Alain, Romain Rolland, Victor Margueritte) ; que l'on ne trouve pas outre-Rhin - hormis Erich-Maria Remarque et *A l'ouest rien de nouveau* (1929). Mais les nazis s'ameutent contre le film éponyme sorti en 1931, et obtiennent son interdiction. Les Allemands ont une revanche à prendre et un traité de Versailles à effacer ; ils commencent par élire Hitler et le féroce Parti national-socialiste des travailleurs allemands. Les Français n'ont plus de but de guerre et finissent par élire Léon Blum, le chétif bienfaiteur du Front populaire.

L'argumentaire de Giono use du paradoxe et opère à fronts renversés. «... l'aventure de la paix est plus grande que l'aventure de la guerre. Il faut plus de virilité pour faire un enfant que pour tuer un homme¹⁴. » « Se défendre du fascisme par la guerre c'est le créer. Défendre ses libertés par la guerre, c'est les abolir¹⁵. »

Dans l'absolu de l'abstraction, ce n'est pas faux ; dans le relatif d'une situation concrète, ce ne sont que des échappatoires. A moins d'être le Christ lui-même et de se préférer victime que violent. « Et moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Au contraire, si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre. » (Matthieu, Ch. 5, v. 39)

Mais le Royaume du Christ n'est pas de ce monde où nous sommes jetés, face aux méchants. C'est l'une de ces « contradictions du pacifisme », évoquées mais non résolues par Emilie Carles - et sont-elles résolubles d'ailleurs¹⁶ ? Les martyrs, les vrais témoins du Christ, ne tirent pas l'épée pour se défendre. Ils chantent en marchant jusqu'au bûcher et au four crématoire, à la grande aise de leurs bourreaux. Les autres préféreraient douze légions d'anges à la rescousse¹⁷.

Mais comment expliquer aux anciens combattants, aux poilus et aux enfants de poilus, dont nombre d'orphelins, arrivés à l'âge de l'uniforme, qu'il ne fallait pas faire la guerre contre l'empire allemand et pangermaniste (« boucherie impérialiste », « guerre entre puissances coloniales », « guerre pour les marchés », « pour les capitalistes ») ; qu'il ne fallait pas faire le traité de Versailles (juin 1919), ni occuper la Ruhr (1923-1925), ni réarmer, ni s'opposer aux annexions de l'Autriche (mars 1938), des Sudètes (septembre 1938), ni « mourir pour Dantzig », comme le proclame l'ex-socialiste Marcel Déat dans *L'œuvre* du 4 mai 1939, car « les paysans français n'ont aucune envie de « mourir pour les Poldèves. » ; mais - en revanche - qu'il faut désormais combattre Hitler, le pangermanisme nazi et l'axe fasciste, allié à l'Union soviétique depuis le mois d'août 1939.

¹⁴ *Idem*, p.193

¹⁵ *Idem*, p.197

¹⁶ Cf. Marius Blouin, « Emilie Carles, la femme qui avait tout vu », sur www.piecesetmaindoeuvre.com

¹⁷ Cf. Emilie Carles, *Une Soupe aux herbes sauvages*, propos recueillis par Robert Destanque. 1977, Jean-Claude Simoën

Comment expliquer aux Français que l'or pur du pacifisme s'est à un moment donné - mais auquel exactement ? - changé en vil plomb du défaitisme et de la soumission, alors que depuis vingt ans les partis n'ont cessé de changer et d'échanger de positions vis-à-vis de l'Allemagne, de son gouvernement, de son réarmement, de ses nouvelles conquêtes et entreprises hégémoniques ?

C'est l'un de ces cas où le souci de la cohérence doit obéir à celui de la mesure, afin de ne pas verser dans l'absurdité abstraite et absolue. La cohérence totale, c'est l'un des traits des régimes totalitaires, en vue d'atteindre leurs objectifs. La fin justifie les moyens. L'inversion pure et simple du principe - la fin est dans les moyens - est intenable ici-bas, sauf à préférer la défaite matérielle à l'injustice des moyens et au reniement moral.

Quels que soient les crimes des puissances coloniales et capitalistes, leurs démocraties parlementaires admettent la contradiction et le pluralisme qui, tôt ou tard, dissoudront leurs empires. L'Occident chrétien - même sécularisé - reste l'endroit où les clercs, l'autorité intellectuelle et morale, s'acharnent constamment, prioritairement et véhémentement, à vitupérer les torts de leurs concitoyens plutôt que ceux des autres. « La poutre dans l'œil des hypocrites » plutôt que « la paille dans l'œil des autres ». Leur indignation se gémissant dans leur perpétuel *lamento*, « j'ai honte de ce pays ». C'est-à-dire, « j'ai honte de ses habitants, de mes compatriotes, ces *beaufs* déplorables, moi qui leur suis si vertueusement supérieur ».

Bref, l'autocritique est à l'Ouest (Gide, Breton, Aragon, Weil, Bernanos, Orwell, Steinbeck, Dos Passos, etc.). À l'Est - fasciste, communiste, islamiste - elle est en prison, fusillée, pendue, torturée - réduite au silence ou contrainte à l'exil (à l'Ouest).

Aussi, contrairement à ce que prêche le Christ, faut-il juger afin d'être jugé. Et c'est la mesure qui sert de juge entre soi-même et autrui. C'est elle qui distingue entre la paille et la poutre, et qui juge entre les bons et les méchants¹⁸.

Que fait le Christ, d'ailleurs, sinon juger sans relâche à chaque mot de sa prédication - les prêtres et les publicains, les femmes adultères et les marchands du temple, les pharisiens et les pécheurs. En vérité, on ne peut vivre sans juger constamment soi-même et autrui, même si l'on tait son jugement, et c'est aussi pourquoi mourut si vite celui qui ne voulait pas juger.

« Ainsi, quand au terme de son effort on apporte au pacifique le poteau, la corde et le bandeau pour les yeux, il est seul. (...) et les soldats de métier se rendent bien compte tout de suite par un instinct militaire qu'il n'y a pas d'ennemis plus dangereux pour eux que cet homme seul, prisonnier et muet. Plus dangereux que les soldats de métier du parti adverse. (...) »

Lui, c'est seulement la pureté qu'il a cherchée. Et, quand il l'a trouvée, il s'y est farouchement accroché. C'est pour s'y maintenir encore en dépit de tout qu'il est là où il est. Il sait qu'il ne peut pas ne pas être seul. Son entreprise est essentiellement individuelle. Dans ce qu'il fait, il ne peut pas y avoir de troupe car il ne peut pas y avoir de chefs. Le chef n'est jamais pur : le commandement salit. Quelle pureté que puisse avoir un homme, il la perd dès qu'il commande aux autres hommes. Les troupes s'affrontent aux troupes ; c'est toujours la force basée sur le nombre ; c'est toujours le recours à la force basée sur le nombre ; c'est toujours le recours à la force ; c'est toujours la solution d'impuissance. La logique pour celui qui refuse les batailles n'est pas de chercher la bataille. C'est de chercher la pureté. Car, son combat commence après sa mort. Mille pacifiques, des milliers de pacifiques ne seraient que des morts

¹⁸ Cf. Matthieu, Ch. 7. v. 1-5

individuelles. Il ne peut y avoir là ni troupes ni chefs ; la mort est la chose la plus solitaire du monde. Elle est ici un destin commun et une marque. Je sais : c'est une mort et je déteste la mort. Mais j'aime le mépris, j'aime me servir du mépris. (...) Le pacifique est devant les fusils. Il ne lui reste plus qu'un temps infinitésimal. Il est seul. Mais il est contre¹⁹. »

Il ne peut y avoir de « chef des troupes pacifistes », ce serait une contradiction dans les termes. Pas même Giono qui jusqu'au dernier moment refuse le rôle et le titre. Tout au plus, des pacifiques épars et solitaires. Giono « est contre », mais il vit là ses derniers moments de prophète pastoral. Il est déjà ailleurs, sur les routes du Diois, du Buëch et des Baronnies qu'il arpente entre le 21 et le 27 juillet 39 - La Motte-Chalancon, Saint-Dizier, Establet, Valdrôme, Le Cheylard, Beaurières, Luc-en-Diois, Jonchères, Saint-Nazaire-le-Désert, Arnayon, Bouvières, Estellon, Condorcet, Nyons, Rémuzat, Rosans, Serres ; à pied et en car, entre forêts et torrents, sous la pluie, le soleil et le vent ; fricotant ses repas sur les talus et récupérant de ses longues tirées sous la couette des auberges.

Comme il prend des notes dans un carnet, et que ce carnet saisi en avril 1941 par la police de Vichy (en fait, de Digne), a été exhumé quatre-vingts ans plus tard des oubliettes nationales par un étudiant en histoire ; comme Marie-Claude Char (1943 -), la dernière compagne de René Char (1907-1988), a publié ce vieux carnet de marche²⁰ aux Editions des Busclats ; on sait un peu ce qui passe par la tête de Giono en ce juillet d'avant-guerre ; tandis qu'il chemine en aspirant de toutes ses forces les formes et couleurs des paysages, qu'il note en marge de son carnet, comme le fera Kerouac (1922-1969).

*Soleil de plomb ;
Fond de vallée
étouffante ;
poussière ;
schistes blancs.*

*Odeur de tilleul ;
Bruit d'eau ; un peu
de vent frais dans la
salle de l'hôtel-café-
boulangerie où je
bois le vin.*

*Aucune odeur !
Etrange, la pluie
n'éveille ici rien que
le bruit de la pluie.
A part la pluie,
silence, et un coq, un
seul coq.*

¹⁹ Jean Giono, *Ecrits pacifistes*, op. cit. p.204

²⁰ Cf. Jean Giono, *Voyage à pied dans la Haute-Drôme. Notes pour les Grands chemins*. Edition présentée et annotée par Antoine Crovella. 2024, édition des Busclats

*Bruit de torrent
engraissé de l'orage
de ce matin et qui
passe à travers le
feuillage de petits
arbres et des joncs*

Passons. On sait les ravages que provoqueront chez des nuées de poétreaux contemporains, ces formes brèves, si apparemment faciles.

Août 1939. La neuvième et dernière réunion du Contadour commence vers le 20, dans l'angoisse de la guerre imminente. Une cinquantaine d'amis y participent, qui dorment dans la maison ou campent alentour. On apprend le 23 la signature du pacte hitléro-stalinien, le signal du massacre. Giono arrive le 25 alors que la mobilisation commence. Il écrit le lendemain un tract, *Ne frappe pas, écoute*, qui sera bientôt une pièce à conviction contre lui, aussi bien pour l'armée que pour les pacifistes :

« Encore une fois, vous allez vous battre pour rien ; vous allez vous faire tuer pour rien ; vous allez tuer pour rien. (...) Pour moi, mon compte est fait : je ne me salirai pas dans cette lâcheté.

Jean Giono. »

Le texte, daté du 27 août, est diffusé, à fort peu d'exemplaires, par le Groupe pacifiste de Marseille auquel Giono l'a transmis ; et publié le 31 dans *Solidarité internationale antifasciste*, bulletin confidentiel d'un confidentiel comité du même nom²¹.

Ce 31 août, Pierre Magnan (1922-2012), un apprenti typographe de 16 ans, pédale vers le Contadour dont il est depuis deux étés déjà le plus jeune membre ; et qu'il observe passionnément depuis son quant-à-soi. Un groupe voué à la défense des « pauvres », mais uniquement constitué d'intellectuels, de professeurs, instituteurs, physiciens, ingénieurs, journalistes, étudiants, dont la palabre est l'activité perpétuelle. Aucun paysan, ni artisan, ni ouvrier - à l'exception du maçon Alfred Campozet. Magnan étant également le seul autre Manosquin et « Bas Alpin » du groupe comme Giono le lui fait remarquer, et le seul à comprendre le patois. - Mais aujourd'hui les Bas Alps se nomment Hauts Provençaux, ce qui est tout de même moins stigmatisant. Ils ne parlent plus patois, ils ne sont plus paysans, mais anglophones et *acteurs de l'industrie du tourisme*, ce qui est tout de même plus reluisant.

Bref, le père de Magnan, un ouvrier communiste, lui a enseigné la méfiance des intellectuels. « En cas de guerre, il n'y a que les paysans et les ouvriers non spécialisés qui morflent. Les autres, on en a besoin pour commander. »

D'où l'inquiétude du novice devant les palabres du Contadour, surtout consacrés à quoi faire en cas de guerre : « renvoyer son fascicule de mobilisation, résister aux gendarmes, faire un fort Chabrol de la paix, se laisser fusiller sur place et pour les femmes se coucher sur les rails dans les gares. » De bien lourdes et bien angoissantes perspectives pour un gamin déjà en proie à tous les affres de son âge.

²¹ Cf. Pierre Citron. *Giono. 1895-1970*, Le Seuil, 1990, p.311

Jamais il n'entendra Giono prendre parti dans ce débat ni donner de directives à quiconque.

« Mais autour de lui, je respire un certain fanatisme et ce fanatisme sur lequel je ne sais pas encore mettre de nom m'emplit de malaise. C'est un fanatisme en mélange. Tous sont, en gros, unanimes à condamner la guerre, mais sous cette unanimité, que de nuances, que de contradictions ! Très vite il m'apparaît que les contadouriens ont choisi Giono et que lui, sans les avoir choisis, les a acceptés de bonne grâce. Je le perçois comme le catalyseur de leurs aspirations, celui qui doit les clarifier, fournir l'armature sociale, le prestige et fédérer leurs élans. Car il ne suffit pas d'être tous pacifistes pour être tous d'accord. Des brouilles définitives éclateront au Contadour sitôt que, par l'accoutumance, les personnages oublieront de se montrer sous leur meilleur jour²². »

Pierre Magnan a une illumination qu'il serait bien en peine d'expliquer, mais qui s'impose à lui : « Ils ont enfin trouvé leur Christ²³ ».

Cette illumination lui explique son recul instinctif, sa méfiance et son malaise depuis sa rencontre des contadouriens - à l'exception de Lucien Jacques. Le sentiment que son ami Giono, son idole littéraire, respectueusement vouvoyée et dont le séparent 27 années, se fait bouffer par ces tabléés d'intellectuels prolixes, qui tentent de dévier son horreur de la guerre vers leurs propres conduits idéologiques.

Que « Giono le mage » est d'abord et surtout « Giono l'otage » de ces disciples en quête de héros et de martyr, qui le poussent toujours plus à l'extrémisme, le contraignant à une discipline qui le hérisse. Mais allez savoir si ce pauvre Jésus avait tant que ça envie de monter en croix. S'il n'aurait pas préféré filer avec Marie-Madeleine vers quelque Eden lointain, plutôt que de se faire rabattre dans son chemin de croix par sa nuée de mouches à dieu.

Notre jeunot a des yeux et des oreilles pour entendre et voir, et qui plus est, une mémoire implacable pour témoigner cinquante ans plus tard de cette conversation d'avril 1939, à la terrasse du glacier de Manosque :

« Deux contadouriens discutent le coup devant moi. Ils sont en gros souliers. C'est Pâques. Ils vont voir Giono tout à l'heure. Ils disent :

- Il ne te semble pas que l'action de Jean est un peu molle ces temps-ci ?

- Oui. Il semble qu'il devrait prendre une attitude plus déterminée. Je pense que l'heure n'est plus aux confections de tracts mais à l'action²⁴. »

Deux contadouriens comme les autres, sans doute prêts à mourir pour la paix, et qui mourront effectivement, mais pour une autre cause, cinq ans plus tard, ainsi que le rapporte Magnan.

En attendant, c'est Hélène Laguerre (1892-1980), une robuste mère-aubergiste quadragénaire, qui régent le Contadour - et un peu Giono, dont elle est la maîtresse entre 1935 et 1938, le harcelant pour lui faire dire ses propres mots d'ordre ; à l'irritation des jeunes du mouvement et de Giono lui-même, qui finit par la rabrouer.

« Pour Hélène, Giono est vraiment un gourou, dont l'enseignement doit être révérend. Si l'on émet d'aventure une idée qui s'écarte de ce qu'elle considère comme une

²² Pierre Magnan, *Pour saluer Giono*. Denoël, 1990, Folio pp. 53-55

²³ *Idem*, p. 58

²⁴ *Idem*, p. 91

sorte de ligne officielle, elle rappelle à l'ordre le dissident. Peu de gens ont autant fait, sans le vouloir, pour ternir aux yeux de l'extérieur l'image du Contadour et de Giono²⁵. »

« Hélène Laguerre ne vous voit pas parce qu'elle est attentive à l'administration de ses idées, de sa doctrine, de ce qu'elle considère comme son *mouvement*. Fanatique ? Sans doute, mais calculée. Pour une passionnée, je lui trouve l'air froid. Il est étrange que Pierre Citron (biographe de Giono) et moi et, d'après lui, beaucoup d'autres jeunes dont il cite les noms, nous nous soyons rejoints sans nous consulter sur l'absence de sympathie que nous avons éprouvée pour Hélène Laguerre. Est-ce parce que nous avons quinze ans et qu'elle n'était pas belle selon nos frustes canons ? (...) »

Je crois toutefois que ce qui nous donne une sensation de malaise en présence d'Hélène Laguerre c'est beaucoup plus qu'une impression physique. Il y a en elle quelque chose qui sonne faux comme un orchestre où certains instruments seraient désaccordés. Or c'est l'universalité de cette absence d'unisson qui caractérise à mes yeux l'ensemble des contadouriens²⁶. »

Cette absence d'unisson n'empêche pas la sécrétion d'une « ligne », d'un « esprit » du Contadour, grégaire comme dans tous les mouvements collectifs, mélange de morgue et de triomphalisme obtus auxquels il est interdit de déroger, sous peine de remontrance des « camarades ». Ainsi, quand Magnan revient au Contadour en septembre 38, le mot d'ordre du moment à rabâcher, est : « Nous voulons que la France prenne immédiatement l'initiative d'un désarmement universel ».

« Madeleine Monnier devant qui je balbutie quelques doutes, sera la première à me faire entendre cette phrase qui a fait cent mille fois le tour du monde en diverses occasions, portée par diverses utopies et dont l'efficacité dure encore sinon sa prise sur les événements : "Il faut y croire, nous devons y croire ! Si nous sommes très nombreux à y croire assez fort, la guerre reculera"²⁷ ! »

Bien vu Magnan. Aussi le « camarade » de 2025 peut-il découvrir « en ligne » le tract d'une toute neuve « Association des Refusantes et Refusants à l'Armée et à la Guerre (ARRAG) », tout juste créée sur le campus de Grenoble, avec une charte en neuf points et sept pages de mots d'ordre éprouvés, dont l'inusable « Et parce que la guerre nous enrôle individuellement, combattons-la collectivement²⁸ ». Certes, ça devrait marcher cette fois - « Tous ensemble ! Tous ensemble ! etc. »

Septembre 1939. Giono signe le pathétique appel *Paix immédiate*, rédigé par trois compagnons anarchistes, dont Louis Lecoin (1888-1971), l'un des maîtres à penser d'Emilie et Jean Carles.

« ... ce brave Louis Lecoin, le plus grand pacifiste qui par ses 52 jours de jeûne et ses lettres quotidiennes à son ancien camarade de classe Charles de Gaulle est parvenu à

²⁵ Pierre Citron, *Giono 1895-1970*. Le Seuil, 1990. p. 285

²⁶ Pierre Magnan, *Pour saluer Giono*, op. cit., p. 61/62

²⁷ *Idem*, p. 83

²⁸ Cf. le-tamis.info, 9 octobre 2025, et « J'irai pas ! Pourquoi nous nous opposons à la guerre et à ses préparatifs » sur *lundimatin*#499, le 2 décembre 2025

obtenir un statut pour les objecteurs de conscience²⁹ et co-signé par une trentaine de personnalités hétéroclites, le philosophe Alain, le néo-socialiste Marcel Déat (bientôt nazi), l'anarchiste Henry Poulaille, le socialiste marxien Marceau Pivert, des proches de Giono, Lucien Jacques, Hélène Laguerre, Thyde Monnier, etc. « Malgré tout l'effort des pacifistes sincères, le sang coule. (...) Que les armées, laissant la parole à la raison, déposent donc les armes !

Que le cœur humain trouve son compte dans une fin très rapide de la guerre.

Réclamons la paix ! Exigeons la paix ! »

Ayant collé ses papillons (« Non »), sur les affiches de mobilisation, avec quelques amis du Contadour³⁰, Giono échoue à tenir ses résolutions et obéit à l'ordre de mobilisation. Giono rentre dans le rang et « se salit dans cette lâcheté », comme il l'a dit lui-même.

Le vrai solitaire, le vrai pacifiste, c'est évidemment Lecoin, le « brave Lecoin » dit Emilie Carles, qui, après 6 mois de prison en 1910, pour avoir, jeune conscrit, refusé de réprimer une grève de cheminots, 5 ans de plus en 1912 pour un discours appelant au sabotage de la mobilisation, suivis de 3 années supplémentaires en 1917 pour distribution de tracts séditionnels, en reprend pour 2 ans en octobre 1939.

Giono s'en fout de décevoir. Giono fait ce qu'il a à faire, ce qui lui fait plaisir. Même s'il y a peu de chances qu'il ait trouvé du plaisir à « se salir », à décevoir les autres et lui-même, et à déchoir de son piédestal de héros. Reste que s'il n'a cessé de proclamer son propre *Refus d'obéissance* en cas de nouvelle guerre, il n'a jamais appelé à la désertion, objectant même à l'objection de conscience. Souvenez-vous de cette lettre, déjà citée, du 16 décembre 1937 :

« Cher ami,

J'ai dit de nombreuses fois que je n'approuve pas l'objection de conscience. Elle sert à quoi ? A faire mettre en prison et à briser les meilleurs d'entre nous. Il y a d'autres moyens bien plus simples, moins héroïques mais plus efficaces. Mon conseil est que vous vous gardiez vivant et entier. Voilà le principal. Le reste n'est pas évidemment sujet à traiter par lettre. Ceci dit, je suis votre ami et prêt à vous servir, sauf pour approuver un procédé que je désapprouve et qui jetterait dans votre situation des jeunes hommes plus utiles libres.

Redevenez libre. Faites toutes les concessions qu'il faut pour le redevenir. C'est le plus important. Pensez à mon amitié et venez me voir³¹. »

N'importe. Les contadouriens et, plus tard, les gionologues cherchent des explications. Pour Jack Meurant, un membre de la deuxième catégorie, c'est Pan, Dionysos, l'amour fou, qui poussent Giono à désertir jusqu'au petit groupe des déserteurs, et à trahir ses déclarations publiques, frénétiques et réitérées. Reprenons le fil.

L'amour, c'est Blanche. La femme du notaire de Manosque. La jolie femme, vive, cultivée, indépendante, rencontrée cinq ans plus tôt chez ses amis Walter et Ruth Gerull-Kardas, un couple d'exilés allemands, juifs, qu'il héberge dans une ferme. Ruth traduit ses livres en

²⁹ Cf. Emilie Carles, *Une soupe aux herbes sauvages*. Robert Laffont, livre de poche. 1977. p.278.

N.B. Louis Lecoin (1888-1971) et Charles de Gaulle (1890-1970), ne sont ni de la même classe, ni « camarades de classe ».

³⁰ Cf. Daniel May, Alain, Alfred Campozeret ; Pierre Citron, *Giono. 1895-1970*, Le Seuil, 1990, p.313

³¹ *Journal (1935-1939)*, Gallimard, La Pléiade, 1995, p.231

allemand. Walter (surnommé « Charlie »), peintre et photographe, illustre *Les Vraies richesses* et Giono lui achète des aquarelles, écrivant à ses amis pour qu'ils en fassent autant.

Les Gerull-Kardas participent aux réunions du Contadour et les Manosquins murmurent. Tous ces étrangers, ces Allemands qui fréquentent chez Giono, ce serait pas des espions, des fois ?... Et ce Giono, i'serait pas de la *cinquième colonne* ?... Un ennemi de l'intérieur ?

À tout hasard, les voisins vigilants écrivent à la gendarmerie. Neuf pages de dénonciations archivées à la sous-préfecture de Forcalquier sous l'intitulé : « 1937-1940/La cinquième colonne en Basse-Provence/Le retour à la terre et le nudisme/Jean Giono animateur et trésorier³² ».

Les communards des années 70, en Ardèche notamment, reconnaîtront les bruits et accusations - pas toujours infondés -, colportés quarante ans plus tard par les derniers paysans contre les « youpies » et les « zippis », drogués, nudistes, étrangers, fils à papa, etc.

À tout hasard, les autorités prennent un arrêté d'expulsion contre les Gerull-Kardas « suspects du point de vue national ». Arrêté que Giono, avec l'aide d'André Gide, parvient à faire annuler. Le quatuor, Blanche, Giono et les Gerull-Kardas, profite de ce répit. On se promène dans les collines, on parle littérature - c'est de l'amour courtois. Et peut-être même de l'amour qui s'ignore. Quatre ans sans aller au-delà des mots. Sans un mot qui aille au-delà. Il y a Hélène, Elise, et d'autres qui tournent autour. Il y a le mari, Louis Meyer, et qui sait, d'autres qu'on ne sait pas.

Giono lui écrit sa première lettre d'amour en novembre 38 : il a 43 ans. Ils font l'amour huit mois plus tard, en juin 39, dans une auberge de Vence - le 20 juin, si vous voulez savoir. Et c'est une nuit blanche qui se prolonge tout l'été, de rencontre en rencontre, à Aix-en-Provence, chez un couple d'amis qui leur donne asile.

Blanche file dans sa Hotchkiss décapotable, Giono cahote en micheline - cinq ans d'amour à rattraper ! Et qu'est-ce qu'on en a à f... d'Hitler ! de la paix ! de la guerre ! de la Pologne ! de la politique ! du Contadour et des autres ! Qu'est-ce qu'on en a à f... du monde entier ! On s'aime, vous dit-on ! Ou plutôt, non, on ne vous le dit pas. À personne. Ça ne vous regarde pas. Personne. Blanche c'est la vie. Jamais Giono n'a serré la vie si fort dans ses bras, jamais il ne l'a tant aimée, jamais il n'a tant clamé son désir désespéré de la conserver et de la chérir, jamais son débordement d'amour n'a rejailli avec tant d'abondance sur ses proches, ses pareils, Français, Allemands, Patagons - qu'importe !

Rappel. C'est le moment exact où il lance ses ultimes cris de paix, avec une force, une intensité dont on cherche la source invisible et submersive. L'amour de l'humanité, vous croyez ? des petits enfants, des cieux diurnes et nocturnes, des fleurs, des papillons, des bonnes gens qui se saluent, tout sourires... *It's a wonderful world*. Mais ce trop-plein de cœur, que Blanche a débordé, il faut bien qu'il trouve à s'épancher, et la cause - l'amour - de la paix, de la vie, de... offre une couverture parfaitement plausible, légitime et valorisante aux débordements de Giono dont toutes les émotions finissent par affluer en une marée où se mêlent les angoisses publiques, collectives, et la passion secrète et privée.

En ce mois d'août où tout se joue, du 15 au 18, Giono rejoint Blanche à Montmaur, dans les Hautes-Alpes, où elle estive avec une amie dans un château transformé en auberge.

« Le jour où Jean vint nous voir, je le vis s'avancer dans une contre-allée du parc. À travers l'allée faite de taillis sauvages, de pierres, d'arbres gris, j'aperçus son visage d'homme seul (ou qui se croyait seul). Il était exactement dans un rêve amoureux et

³² *Revue Giono* 2020. p. 70

l'on sentait à l'expression de ses yeux, de sa bouche, la joie goûtée d'avance. Mais que redire de l'amour partagé et vécu... Ce fut inoubliable³³. »

Ainsi parle Blanche, dans *Le Giono que j'ai connu*, ses souvenirs d'amour, au soir de sa vie, après la mort de son amant.

Un mois après ces trois jours inoubliables, le 23 septembre, Giono, emprisonné par la justice militaire, doit répondre de ses faits et gestes durant le mois d'août, devant l'officier, juge d'instruction militaire près le tribunal militaire permanent de la 15^e Région. Voici comment il s'en tire :

« ... résidant habituellement à Manosque, j'ai quitté cette ville avec ma femme et mes deux filles du 1^{er} au 20 août pour aller passer mes vacances à Tréminis : Château-Bas, Hôtel du Ménil, Isère. De retour à Manosque, je suis reparti seul, le 24 août à Veynes, j'ai rencontré un grand nombre de mobilisés qui rejoignaient leur Corps, rappelés par les affiches 3 et 4. Devant cette situation, j'ai modifié mon itinéraire et me suis alors dirigé à pied vers Serres (d'où j'ai expédié à ma femme un télégramme et une lettre recommandée), Rosans, Saint-May. Dans cette dernière localité, je suis allé m'assurer que deux amis, Germaine et Jean Bellec, avaient acheté pour mon compte une pierre datant du XII^e siècle. De là, j'ai continué mon voyage, toujours à pied, vers les piles (près de Nyons) où j'ai campé ; le 28, j'étais à Buis-les-Baronnies, puis à Sault et les 30 et 31, j'étais à Banon. Le 31 dans la soirée, je me suis rendu chez monsieur Martel, garagiste, pour écouter les nouvelles à la TSF ; le lendemain 1^{er} septembre, en passant à Redortiers, j'ai rencontré le maire, monsieur Moutte, qui était en train d'apposer les affiches annonçant la mobilisation générale. Je me suis alors aussitôt dirigé vers Manosque, toujours à pied (il n'y avait plus de car), où je suis arrivé le samedi 2 septembre vers les 4 heures. Le lendemain, ou plus exactement le 4, j'ai rejoint Marseille, caserne d'Aurelle ; de là, j'ai été envoyé à Digne où je suis affecté au Bureau du recrutement. J'appartiens à la classe de mobilisation 1911 et je suis du service auxiliaire³⁴. »

Giono a escamoté ses trois jours d'escapade à Montmaur, avec Blanche, et la réunion du Contadour où il est arrivé le 25. À cela près, il venait bien de Tréminis, dans le Trièves, où il séjournait avec sa femme, sa fille Sylvie, et quelques amis du Contadour, logés entre Tréminis et Lalley, Jean Bouvet, Germaine et Jean Bellec, Madeleine Monnier, Gaston Pelous et sa femme, avant de se rendre au Contadour, pour la dernière réunion du groupe. ³⁵

Elle a 31 ans. Elle est à son août et son été. Et vous croyez que ça va durer ? Toute leur vie. 35 ans de lettres, de livres, de ruptures, d'absences, de silences, de retrouvailles. Jusqu'à la mort. En 1970 pour lui, 1988 pour elle. Blanche aux yeux verts. L'Adeline White de *Pour saluer Melville* (1941), la Dona Fulvia du *Voyage en calèche* (1943), la Pauline du *Hussard sur le toit* (1951), c'est elle.

Et ce bel Angelo, intrépide, généreux, chevaleresque... ? Eh oui, c'est lui, tel qu'il tâche d'être pour elle. C'est pas facile, vous savez. Surtout quand on a du ventre, du gras, des rhumatismes, et qu'on n'a jamais mis le cul en selle. Que voulez-vous, c'est *L'Amour et l'Occident*, suivant

³³ Annick Stevenson. *Blanche Meyer et Jean Giono*. p.92. Actes Sud, 2007

³⁴ Procès-verbal d'interrogatoire du 23 septembre 1939, cité dans la *Revue Giono* 2020, p.59

³⁵ Cf. Pierre Citron. *Giono. 1895-1970*, Le Seuil, 1990, p.310

Denis de Rougemont, dont le livre paraît précisément en 1939. L'amour passion, l'amour à mort. Un culte de la Dame, une pratique de la frustration, de l'abnégation, de l'humilité, de la soumission masculine - elle, une étoile, lui, un ver de terre - héritée des Arabes, transmise aux Provençaux par les manichéens, les cathares, les troubadours, et de là aux romantiques, etc³⁶. Bref une calamité dont sont issues des générations de maîtresses Dames et de chevaliers serviles, de pimbêches et de nigauds. Le champion du genre étant ce pauvre Lancelot, qui, pour le service de Guenièvre, la femme du roi Arthur, consent à se déshonorer en montant dans une charrette de condamné, tirée par des bœufs.

Elle est sa muse, il est son musicien. Il se peut, si l'on en croit Jack Meurant, que pour Blanche, Giono ait consenti, lui aussi, à se déshonorer. Suivez la femme :

Lors de cette ultime rencontre du Contadour, Giono participe, les 25 et 26 août, à la rédaction d'ultimes appels à la paix (*Ne frappe pas, écoute*), ruminant avec ceux qui sont là d'ultimes velléités de fuite en Suisse.

Pour Pierre Citron, c'est le souci de sa famille, menacée de misère et de déshonneur, ses biens séquestrés, la perspective de la prison, qui lui imposent le port de l'uniforme et le travail de secrétaire, au bureau de recrutement de Digne, le 5 septembre.

Le 1^{er} septembre, un vendredi, Elise Giono vient pour la première et dernière fois au Contadour, avec ses deux filles, pour une entrevue d'une heure avec Giono. On l'entend sangloter, « Et moi ?... Et nous ?... » Rien à faire - selon Meurant. Giono tient à son *Refus d'obéissance*. Pierre Citron, alors un jeune homme de vingt ans, participe à cette réunion avec Joseph Rovin, un ami de son âge, un réfugié juif allemand. Comme les autres, il prend des notes et recueille leurs témoignages, ce qui lui permet un demi-siècle plus tard de faire la relation de ces jours d'angoisse. Elise est repartie pour Manosque. À ceux qui l'interrogent, Giono répond une fois de plus que chacun doit faire son compte et décider pour lui-même. Cependant il met en garde contre la tentation du martyre.

« Il descend à Banon avec Jean Bouvet et Jean Bellec dans l'auto de Pierre Pellegrin. Chez le garagiste Martel, ils écoutent les nouvelles : invasion de la Pologne, discours violent de Chamberlain, attentisme de Mussolini. Puis remontée au Contadour. « On décide d'économiser le pain, le sucre, de faire des provisions » écrit J. Bouvet. Car Giono a conçu depuis quelques temps plusieurs projets pour qu'au moins quelques contadouriens, et lui-même avec sa famille, échappent à la guerre. Un bateau à bord duquel on s'embarquerait, me dit Daniel May. Un départ pour la Suisse : selon sa cousine Ida Mérus, il donna rendez-vous à divers camarades chez Antoinette Fiorio, à Vallorbe ; il y en eut pour le croire et faire le voyage, mais ils ne le virent jamais arriver³⁷. »

Le 3 septembre, au soir de la déclaration de guerre, Giono quitte le Contadour pour Manosque, accompagné de deux amis, Jean Bouvet et Alain Joset, chargés de mettre ses manuscrits en lieu sûr. Le lundi 4, le lendemain, Jean Bouvet, l'accompagne par les sentiers jusqu'à la gare où il doit prendre le train de 15 heures pour Marseille, afin, dit-il, d'aller consulter son ami Gaston Pelous, inspecteur des renseignements généraux, sur le sort réservé aux insoumis.

Inutile de courir, il n'y a pas de train avant 17 heures. Les deux amis restent une heure à parler, Giono ne peut que reconnaître la défaite, la catastrophe, « Il ne nous reste plus que notre

³⁶ Cf. D. de Rougemont, *L'amour et l'occident*. 1939. Librairie Plon, 10/18, 1972. Et aussi Malek Chebel, *Libération*, 23/24 août 2014 : *Ce sont les Arabes qui ont inventé les préliminaires*

³⁷ Pierre Citron. *Giono. 1895-1970*, op. cit. p.312

amitié... Il faut rester pur et qui sait peut-être plus tard... ! » Pur, c'est-à-dire, « au-dessus de la mêlée », comme Romain Rolland en septembre 1914.

Cependant, le « brave Louis Lecoin » monte au Contadour pour faire signer son tract « Paix immédiate » par Giono ; il n'y trouve que Lucien Jacques et Hélène Laguerre, qui le signent tous deux et ajoutent, avec sa permission, le nom de Giono³⁸.

Quant à Giono, il n'est jamais arrivé à Marseille et n'a jamais vu Gaston Pelous. Selon Jack Meurant, il aurait plutôt sauté du train à Aix-en-Provence pour retrouver Blanche chez ce couple d'amis, qui, depuis le 20 juin, abritait leurs rendez-vous. Et c'est lors de cette nuit blanche, pour complaire à son amante, éviter une condamnation à mort, l'exil et la séparation définitive, qu'il aurait changé d'avis et décidé de se rendre à l'armée.

« Le même 4 septembre 1939, le commissaire de police du 4^e arrondissement de Marseille transmet au commissariat central un tract pacifiste ronéotypé, daté du 27 août et signé « Jean Giono ». Ce tract dont, à notre connaissance, il n'a été retrouvé et produit qu'un seul exemplaire à l'époque, a été remis à la police par le directeur de la distillerie du Haut-Var, qui l'a trouvé dans sa boîte aux lettres, 25 avenue Pasteur, le 1^{er} septembre³⁹. »

Le lendemain, 5 septembre, Giono se présente à Digne, son centre de mobilisation. De 1939 à 1944, il écrit près de 800 lettres à Blanche⁴⁰. Pour la légende, et pour l'amour de sa Dame, le troubadour Giono aurait consenti à ce qu'il refusait à sa femme, et serait monté dans la charrette d'infamie. Si ce n'est vrai, c'est bien trouvé.

Mais Jacques Mény, le président des Amis de Giono, fait la moue. Pour lui, c'est Elise et ses filles qui ont emporté la décision⁴¹. Et puis, qui sait ? On n'est pas dans la tête d'un autre, mort sans s'expliquer voici 50 ans. Giono, malgré ses amours, ses idées, ses proclamations, n'avait peut-être aucune envie de quitter sa maison du Paraïs pour l'exil suisse, et son escapade avec Blanche, sous prétexte de voyage à Marseille, n'était peut-être qu'un ultime rendez-vous d'amants, avant l'incorporation.

Ce qui est sûr, en revanche, c'est qu'ayant rangé son carnet de marche, il cesse de tenir son journal le 27 juillet 1939 pour ne le reprendre qu'en 1943.

On ne peut pas tout dire dans son journal, rien de ce qui vous tord le cœur et que votre femme ou vos filles puissent lire. Mais on peut lui écrire, décrire et transcrire d'innombrables nuances de Blanche. On peut raconter, lui raconter et se raconter des histoires - on dit maintenant « se faire un film ». Que sont la vie, l'amour, somme toute, que ces imaginations que l'on se fait ; que ces infinités d'incidences sans cesse tissées, ravaudées, afin de garder tout d'une pièce et signifiante la fantasmagorie qu'elles déploient. Mais Shakespeare et Calderon l'avaient déjà dit ; la vie est un songe d'une nuit d'été.

Il se trouve que Giono est un imaginaire qui, sa vie durant, n'a fait que s'inventer lui-même, à travers des pays, des personnages, des aventures qui n'avaient lieu qu'en lui-même. Le monde extérieur ne lui fournissant que les éléments de ses fabulations. Mais il est seul au fond, seul en lui-même. Il n'a même cessé de protester quand on le renvoyait à la Provence paysanne que

³⁸ Cf. Louis Lecoin, *De prison en prison*, publié à compte d'auteur en 1946, et cité par Pierre Citron. *Giono. 1895-1970*. p.314. 1990. Le Seuil

³⁹ Jacques Mény, *Revue Giono* 2020. p.53

⁴⁰ Cf. Jack Meurant. *Jean Giono et le pacifisme, 1934-1944*. Editions Parole, La Seyne/Mer, 2019. pp 203-223

⁴¹ Conférence à Saint Martin de Clelles, dans le Trièves, le 18 septembre 2020

l'imaginaire était son seul territoire. C'est pour le coup qu'il eut fallu croire ce mythomane. Il se trouve que cet imaginaire a débordé, est entré en collusion, collision, dix années durant, voire cinq seulement, de 1934 à 1939, avec la réalité extérieure ; et qu'il est devenu durant cette période le héros de l'histoire qu'il se racontait, à laquelle d'autres croyaient, cependant que son imaginaire et la réalité se mêlaient comme l'eau et le sable.

En ces jours de septembre 1939, le sable du réel s'aggrave et durcit, et l'imaginaire se fracasse dessus. Non pas tout à fait, puisqu' aussitôt - coup de théâtre, coup de foudre, fondu enchaîné - l'histoire se change en merveilleuse scène d'amour, tel un rêve qui saute d'une séquence à une autre ; la merveilleuse passion de Blanche et de Giono. Ce nouvel épisode restaurant ainsi le sens et la continuité narrative d'une existence (et même de deux) ; jusqu'à ce se fracasser sur un nouveau récif de réalité, obligeant à de nouveaux ravaudages narratifs et signifiants. A de nouvelles illusions.

La formule magique pour passer d'un épisode à un autre, c'est « en fait ». « En fait, je me suis rendu compte que... », « En fait, j'ai réalisé que... ».

Chacun sait que les faits sont têtus, sinon invincibles, car réputés *vrais*. Vérité et réalité étant les deux faces d'un même ruban de Moebius. Nul disciple déçu, nul amant quitté, ne peut donc protester contre les faits, impersonnels, ni contre celui qui « prend conscience des faits ». Se rendre « aux faits », aux « réalités », c'est restaurer la vérité en racontant une nouvelle histoire, ou une nouvelle version de l'histoire, afin de lui conserver un sens, une cohérence d'ensemble - même fictive - tout en l'ajustant aux nouvelles « réalités » (ou perçues comme telles), qui se disputent une vie. Jusqu'à la panne d'imagination qui coïncide généralement avec celle du corps.

Ce n'est jamais bon signe que « de ne plus se raconter d'histoires » ou d'en avoir « passé l'âge ». Vivre c'est se mentir comme on respire. L'un n'est pas moins nécessaire que l'autre. Et bien malin qui peut trier entre l'actif et le passif, le subjectif et l'objectif, entre « ce qu'il a choisi » et « ce qui lui est arrivé ». Giono vit dans son monde, entre l'unité voulue d'une vie et la dispersion des hasards subis, tel le héros de *La vie secrète de Walter Mitty* (James Thurber) - précisément publiée en 1939.

Ainsi finirent le Contadour et *Les Cahiers du Contadour*.

Le 6 septembre au soir, dit Magnan, il pleuvait.

« C'est à cet instant que sortant du portail Saunerie, le parapluie d'une main, un rouleau de papier Canson dans l'autre, parut mon ami Jef qui se dirigea tout de suite vers nous et du plus loin qu'il m'aperçut il me cria :

- Tu sais où est Giono ?

- Non.

- Il est à la caserne Desmichels !

Je fus à l'instant inondé d'une joie éclatante. La caserne Desmichels, c'était le centre de mobilisation à Digne. Si Giono y était, c'est qu'il avait accepté d'obéir, l'adjudant de carrière pouvait en faire son deuil : il ne passerait pas au falot.

- Oui, précisa Jef. Et tu sais où ils l'ont affecté ? Ils l'ont foutu à la réception des engagés volontaires ! A tous ceux qui viennent le voir il dit : « Qu'est-ce que vous venez foutre ici ? Vous savez où ils vont vous envoyer ? » Et il leur raconte sa guerre !

Aïe aïe aïe ! Ce n'était pas encore gagné : incitation des recrues à la désertion. Ca aussi, c'était passible du falot.

Le 7 septembre au même endroit, sur le boulevard de la Plaine, je vois apparaître Lucien Jacques qui m'appelle :

- Tu sais naturellement où se trouve Jean ? me dit-il.

- Oui. Jef me l'a dit.

- Qu'est-ce que tu veux.... Il y a sa femme, ses filles, sa mère. Que pouvait-il faire d'autre ?

- Rien d'autre que ce qu'il a fait.

Nous avons accompli deux ou trois aller-retour sur cette Promenade, méditatifs tous les deux, moi, sans parler. De temps à autre, Lucien lâchait une phrase, réfléchissait.

- Je fais face autant que possible. J'essaye de faire comprendre aux camarades qu'il ne pouvait pas agir autrement. Mais c'est difficile. Il a tellement dit, il a tellement écrit...

- Il n'a jamais conseillé à personne de désertier.

- Non, mais les camarades ne comprennent pas ça comme ça. Pour eux Giono les a trahis.

- Moi je comprends. Il ne pouvait pas agir autrement. Il faut qu'il se garde vivant pour ses livres. Il en a encore à écrire. Y a que ça qui compte.

Alors Lucien a eu un pâle sourire, il m'a tendu la main et il m'a dit :

- Moi c'est aussi comme ça que je le comprends.

Et, en s'en allant, il a ajouté :

- T'en fais pas va, il s'en sortira. Je remonte au Contadour, viens me voir quand tu voudras⁴². »

En attendant, stupeur et indignation de nombreux pacifistes à travers le pays. Pierre Citron défend le maître de sa jeunesse. Il cite à nouveau le journal de Jean Bouvet, qui note le 6 septembre.

« Joset rentre de Marseille. (...) À son passage à Manosque, Elise lui a appris que Jean est à Digne, secrétaire (NdA. dans l'armée). Cela nous bouleverse tous. Hélène pleure. J'apprends la nouvelle à Lucien et à Jean Bellec que j'avais laissés après les avoir aidés à retourner le foin de Justin. Nous sommes tous atterrés. » C'est vrai. Pierre Pellegrin se souvient que le vieux peintre Eugène Martel passa la journée à pleurer en faisant inlassablement le tour des Graves. J. Bouvet poursuit :

« Puis, à la réflexion, le doute s'installe dans nos esprits. Après *Recherche de la pureté*, certaines attitudes sont incompréhensibles. Que va-t-on dire ? Une grande tristesse est dans nos cœurs mais toute confiance n'a pas disparu. Quant à notre amitié pour Jean, elle reste intacte... (...) Beaucoup d'admirateurs sont consternés et déçus. Je ne crois pourtant pas qu'aucun de ses amis du Contadour lui en ait profondément voulu ; la plupart ont continué à lui écrire avec affection : il existe, pour 1940, de telles lettres de Jean Bouvet, de Jean et Germaine Bellec, d'Alain Joset, d'Hélène Laguerre, de Madeleine Monnier, de Marcel Demurger, de Vera Gribbon, de Camille Sicard, de Lise Schulhof, de René Héron, de Justin Grégoire et de plusieurs autres. Un homme comme Louis Lecoin, dont la vie a été consacrée à l'objection de conscience, s'est refusé plus tard à le condamner⁴³. »

⁴² Pierre Magnan, *Pour saluer Giono*, Denoël, 1990, pp. 110-111

⁴³ Pierre Citron. *Giono. 1895-1970*, Le Seuil, 1990, p.314, 315

Brave Lecoin. Les deux hommes se retrouvèrent en 57, durant la guerre d'Algérie, quand Giono accepta de parrainer, aux côtés d'une douzaine d'ecclésiastiques et d'écrivains (Breton, Camus, Cocteau, etc.), le énième comité de soutien aux objecteurs de conscience lancé par Lecoin. Règlement d'une vieille dette ?

Mais d'autres, anarchistes, pacifistes, ne reviendront jamais de cette déception. Henry Poulaille rompt avec lui et rédige à la fin de sa vie une longue diatribe restée inédite, *Pan la panique*⁴⁴.

Pierre Magnan :

« Les fanatiques qui n'ont soudain plus de martyr à brandir croiseront ma route en ces temps : « Hein, crois-tu, Giono ? Quel pleutre ! Quand je pense à tout ce qu'il nous a promis ! » Je me tais, je serre les dents, comme on dit aujourd'hui : je ne fais pas le poids. Mais eux, qui sont-ils pour réclamer la mort du poète ? Pour se trouver frustrés de ce qu'il ne se soit pas fait fusiller pour eux ?

J'en retrouverai beaucoup plus tard, tout au long de ma vie, nantis et non seulement ayant oublié leurs convictions d'alors mais en ayant de nouvelles tout aussi impératives, tout aussi intransigeantes, mais n'ayant pas oublié en revanche, que Giono avait refusé de mourir pour, précisément, ces convictions oubliées, ce qui trente ans après leur apparaissait encore comme une rupture de contrat⁴⁵. »

L'armée ne partage pas cet avis, qui, ayant pris connaissance du tract, *Ne frappe pas, écoute*, place Giono en détention, le 14 septembre, pour activités défaitistes, et l'incarcère deux jours plus tard au Fort Saint-Nicolas à Marseille. Perquisition au Paraïs, interrogatoire du juge d'instruction militaire, nourri par des années de ragots manosquins et de rapports de police, enquête, dépositions de témoins.

On ne sait trop si l'armée veut punir Giono de ses déclarations passées ou empêcher celles à venir. Après tout Giono est écrivain, célèbre et chevalier de la Légion d'honneur ; les journaux pourraient lui donner de l'écho. Sa femme Elise (1897-1998), son ex-amante Hélène (1892-1980) et Thyde Monnier (1887-1967), ses amis, Lucien Jacques, Pierre Citron, Yves Farge, ses relations littéraires, André Gide, Poulaille (malgré tout), Jean Paulhan, écrivent des lettres pour lui. Même si ce dernier, à la fois juste et indulgent, confie à Jean Guéhenno, l'un des soutiens de Giono, chez Grasset et à *Vendredi*, qu'il serait plus décent pour Giono de choisir la prison (comme Lecoin)⁴⁶.

Cependant que Giono reste une quinzaine de jours sans courrier, ni visite, dehors, la vie fait sa vie, et Blanche, qui prend soin de s'adjoindre Anna, sa confidente et mère de substitution, téléphone à Elise, telles deux admiratrices manosquines, « pour l'aider, dans la mesure de nos moyens, à adoucir sa détention et lui offrir notre sympathie⁴⁷ ».

Bien plutôt, Blanche tente ainsi d'avoir des nouvelles de Giono, jalouse à crier, sans doute, de la « femme légitime », même si elle ne crie pas lorsqu'Elise, le 20 octobre, vient lui montrer une lettre envoyée au général commandant la 15^e Région :

⁴⁴ *Idem*, p.315

⁴⁵ Pierre Magnan, *Pour saluer Giono*, op. cit. p.110-111

⁴⁶ Cf. Pierre Citron. *Giono. 1895-1970*, op. cit. p.319

⁴⁷ Annick Stevenson. *Blanche Meyer et Jean Giono*. Actes Sud, 2007, p.94

« Monsieur le Général,
J'ai été autorisée à voir mon mari (en prévention au Fort Saint-Nicolas depuis le 16 septembre) une fois seulement, deux semaines après son incarcération.
La semaine suivante, brusquement, cette autorisation m'a été refusée et depuis, chaque fois que je me présente au bureau de la Place, on me répond invariablement : « Vous ne pouvez pas voir votre mari »⁴⁸. »

Et Blanche de hurler en silence, et moi je ne peux voir mon amour !... Et je ne peux ni demander à le voir, ni me plaindre au grand jour ! Mais elle écrit à Giono, une lettre refusée par l'administration militaire, puis une autre qui passe la censure, et enfin Giono peut lui répondre. Un demi-siècle plus tard, elle dira qu'Elise « était émouvante par sa présence même, sa détresse bien cachée, la confiance qu'elle nous montrait. Assurément, elle avait dû se sentir seule, sans amis, ni conseils. C'était une femme, je pense, assez secrète et repliée sur elle-même pour laquelle on pouvait, certes, avoir grande estime et affection⁴⁹ ».

Et ajoutons, une femme qu'elle pouvait croiser partout dans Manosque, et dont les filles, Aline et Sylvie, les filles de Giono, allaient probablement dans la même école que sa propre fille, Jolaine, la fille de Louis Meyer. Ainsi vont les choses de la vie, dans leur fadeur amère et douce, quand l'Histoire ne se mêle pas de les broyer sous ses bottes et ses bombes.

Le fort de Marseille en 1939, ce n'est pas le bagne de Biribi, décrit par Albert Londres en 1924⁵⁰. Giono n'est pas Dantès. Elise lui écrit, Blanche lui écrit, son avocat lui rend visite, Elise lui apporte, à sa demande, du tabac, du chocolat, des sardines, de la Vache-qui-rit, du saucisson, des boîtes de langoustine - enfin il n'est pas malheureux. Pas plus que Fabrice dans *La Chartreuse de Parme*, emprisonné dans son donjon et amoureux fou de Clélia, la fille de son geôlier.

Le non-lieu est prononcé au bout de deux mois et Giono libéré le 11 novembre. Mis à part des réactions dans son journal ou des conversations privées, il ne se mêlera plus de politique au sens actif, ni collectif. C'est bien plutôt la politique qui le poursuivra à l'excès, comme pour se venger.

Henri Fluchère :

« Il avait lancé un défi à la guerre, et Goliath avait vaincu David. « Il n'y aura pas de guerre », avait-il proclamé. La guerre a eu lieu, et Jean s'est trouvé dans une situation non seulement fausse, mais complètement aberrante, hors du réel. Que pouvait-il faire ? Rien. Se taire, et reconsidérer ses propres problèmes et ses propres positions. Tout était à revoir : la vie, la civilisation, la politique, toutes choses sur lesquelles sa sincérité, et, peut-être, sa naïveté, étaient engagées par ses écrits et son action, et avaient entraîné des jeunes gens dans son sillage⁵¹. »

En fait, Giono s'en fout. Giono est fou. On sait de qui, de quoi. On le sait maintenant, 80 ans plus tard, sans être bien sûr d'avoir le droit de savoir, parce que contrairement à Giono qui l'avait transfigurée dans ses livres, Blanche ne voulut pas que tous deux mourussent sans que

⁴⁸ Lettre reproduite dans la Revue Giono 2020, p.67

⁴⁹ Annick Stevenson. *Blanche Meyer et Jean Giono*, op. cit., p.95

⁵⁰ Cf. *Dante n'avait rien vu*

⁵¹ *Magazine littéraire*. N°162, juin 1980

survive le tombeau de leur amour : des lettres, des souvenirs, *Le Giono que j'ai connu* (inédit à ce jour).

Cela faisait trois ans, depuis novembre 36, qu'il travaillait à une traduction de *Moby Dick* (la baleine *blanche*), avec Joan Smith, une antiquaire de Vence, et son ami Lucien Jacques. Gallimard lui demande une préface qu'il rechigne à livrer, et puis le voilà en détention à Marseille. C'est à sa sortie, en novembre, que jaillit *Pour saluer Melville*. Un chant d'amour de 130 pages où, sous prétexte de conter un épisode fictif de la vie de Melville, il va jusqu'à citer une lettre de Blanche/Adeline adressées à Giono/Melville. Finie la profusion paysanne et lyrique ; Le ton est vif, tendu ; sec le récit, elliptique jusqu'au mystère. Comprenne qui pourra, Giono n'explique plus. Il tait plus qu'il n'en dit, ou plutôt il dit par ce qu'il tait. C'est sa deuxième manière, sobre et filante. Éditeur avisé, Gallimard n'est que trop heureux de publier ce « roman - préface » en août 1941, en pleine invasion de l'Union Soviétique, alors que l'assassinat de l'aspirant Moser, sur un quai de métro parisien, annonce enfin l'entrée en guerre du Parti communiste.

Mais nous voilà bien loin des actualités, de la Provence, de la guerre, de Vichy, du « retour à la terre », etc.

Marius Blouin

Grenopolis, mars/avril 2020

Relu et augmenté en novembre 2025

PS. Comme déjà dit, ces pages furent rédigées lors du Virus et de l'assignation à domicile par l'État d'urgence sanitaire, avant de croupir cinq ans en machine. Les deux premiers épisodes, « Merci Giono » et « Merci madame Carles », sont lisibles sur www.piecesetmaindoeuvre.com. Un quatrième est à redouter.